

**Compte rendu, concert.
Poitiers. Auditorium, le 20
décembre 2015. Concert de
Noël. Rossini, Donizetti,
Saint-Saëns, Chabrier,
Bernstein, Lopez, Delibes,
Offenbach, Verdi. Isabelle
Philippe, soprano, Blaise
Rantoanina, ténor, François
Marie Drieux, violon, Jean
Marie Trotereau, violoncelle.
Orchestre Poitou Charentes.
Adrien Perruchon, direction.**

Pour clôturer cette semaine de l'avent, au cour de laquelle nous avons rencontré le chef d'orchestre Adrien Perruchon et la soprano Isabelle Philippe, nous avons assisté en ce 20 décembre au dernier des quatre concerts de Noël prévus entre jeudi dernier et dimanche. Après le bref raccord d'usage, le public venu nombreux, prend place, en famille ; il y a beaucoup d'enfants dont certains très jeunes, affichent des yeux déjà impatients.

**Un très beau succès pour le concert de Noël du Théâtre
Auditorium**



Une fois l'orchestre installé et le chef monté sur son podium, les musiciens entament avec entrain l'ouverture de La scala di seta, l'un des opéras en un acte de Gioacchino Rossini (1792-1868). Adrien Perruchon, dont c'est la première saison en tant que chef d'orchestre, déploie une maîtrise exemplaire

et dirigeant son orchestre avec brio et souplesse. Digne élève d'Esa Pekka Salonen et de François-Xavier Roth, qu'il assiste à Cologne, le jeune maestro Perruchon n'imité jamais ses maîtres. Il met en place un style, rigoureux mais souple ; une gestuelle précise, claire, nette qui lui sont propres. Dans le Rossini qui suit, Isabelle Philippe, très en forme, chante «Una voce poco fa» du Il barbiere di Siviglia) dans sa version pour soprano ; Isabelle Philippe maîtrise parfaitement les redoutables vocalises rossiniennes et couvre aisément la large tessiture de Rosina, nous gratifiant, au passage, d'aigus superbes et bien projetés. Seul bémol : Adrien Perruchon a parfois du mal à contrôler ses musiciens ; l'orchestre couvre la chanteuse à une ou deux reprises. En ce qui concerne «Glitter and be gay», délire proche de l'hystérie extrait de Candide de Léonard Bernstein (1918-1990), la diva Philippe nous montre aussi ses talents de comédienne. Et si dans Lakmé de Delibes, elle ensorcelle son public, l'aigu final est quelque peu tendu et à peine tenu. Malgré ces imperfections, la diction est excellente quelque soit la langue dans laquelle elle chante.

La surprise vient du tout jeune ténor malgache **Blaise Rantoanina**. Encore étudiant au Conservatoire de Paris, il chante «Una furtiva lagrima» de l'Elisir d'amore de Gaetano Donizetti (1797-1848) avec une sensibilité et une maîtrise dignes des plus grands Nemorino passés et présents. Avec «Rossignol de mes amours», extrait du Chanteur de Mexico, le

jeune chanteur montre une réelle capacité à changer de répertoire et à jouer la comédie. Dans le duo «Happy we» (Candide), Isabelle Philippe et Blaise Rantoanina ne peuvent qu'esquisser un début de comédie tant il est court (tout juste deux minutes de musique). C'est avec le «Duo de la mouche» extrait d'Orphée aux enfers de Jacques Offenbach (1819-1880) qu'ils se libèrent enfin, affirmant l'un comme l'autre, leur vis comica.

Si Adrien Perruchon accorde la priorité à la musique vocale (opéra, opérette, oratorio essentiellement), il n'oublie pas pour autant la musique instrumentale. Ainsi a-t-il programmé deux œuvres qui ont le mérite de montrer deux compositeurs plus connus, l'un et l'autre, comme compositeurs d'opéra. Pour la première pièce, il y a une courte interruption, pour préparer le plateau et, permettre aux solistes de s'installer à leur aise. Après ce bref interlude, le violoniste François-Marie Drieux, violon solo de l'Orchestre Poitou Charentes, et Jean-Marie Trotereau, son premier violoncelle, jouent brillamment «La muse et le poète» de Camille Saint Saëns (1835-1921). Adrien Perruchon accompagne ses deux solistes avec maestria, les laissant exprimer leur virtuosité et leur talent avec sensibilité et sobriété. Complices, les deux hommes dialoguent en toute simplicité. Avec «La fête polonaise» -Le Roi malgré lui d'Emmanuel Chabrier (1841-1894)-, l'orchestre se lance dans une fête endiablée, parfaitement maîtrisée par Perruchon, qui dirige avec une jubilation communicative.

Enchanté par ce qu'il vient d'entendre, le public réserve un accueil enthousiaste aux deux chanteurs, qui reviennent pour donner, en bis, le Brindisi de La traviata de Giuseppe Verdi (1813-1901). Ils sont accompagnés par le public et un orchestre très en forme parfaitement dirigé par Adrien Perruchon. Concert de Noël éclectique et intensément défendu, qui révèle aussi le talent prometteur du jeune ténor Blaise Rantoanina aux côtés des plus expérimentés, et convaincants,

Isabelle Philippe, François Marie Drieux et Jean Marie Trottereau.

Compte rendu, concert. Poitiers. Auditorium, le 20 décembre 2015. Concert de Noël. Gioacchino Rossini (1792-1868) : La scala di seta (ouverture), Il barbiere di Siviglia (Una voce poco fa), Gaetano Donizetti (1797-1848) : L'elisir d'amore (Una furtiva lagrima), Camille Saint Saëns (1835-1921) : La muse et le poète pour violon et violoncelle, Emmanuel Chabrier (1841-1894) : Le roi malgré lui (fête polonaise), Léonard Bernstein (1918-1990) : Candide (Glitter and be gay, Happy we), Francis Lopez (1916-1995) : Le chanteur de Mexico (Rossignol de mes amours), Léo Delibes : Lakmé (air des clochettes), Jacques Offenbach (1819-1880) : Orphée aux enfers (Duo de la mouche), Giuseppe Verdi (1813-1901) : La traviata (Brindisi, bis). Isabelle Philippe, soprano, Blaise Rantoanina, ténor, François Marie Drieux, violon, Jean Marie Trottereau, violoncelle. Orchestre Poitou Charentes. Adrien Perruchon, direction.

**Compte rendu, opéra.
Poitiers. CGR Castille en
direct de Milan. Verdi :
Giovanna d'Arco, opéra en un
prologue et trois actes sur
un livret de Temistocle**

Solera d'après le livre de Friedrich von Schiller «La pucelle d'Orléans». Anna Netrebko, Anna, Francesco Meli, Carlo VII, Devid Cecconi, Giacomo ... Orchestra e coro alla Scala. Riccardo Chailly, direction. Mosche Leiser et Patrice Caurier, mise en scène; Agostino Cavalca, costumes; Christophe Forey, lumières; Christian Fenouillat, décors; Leah Hausman, chorégraphies; Etienne Guiol, vidéos.

Avec l'abandon de sa collaboration avec le Royal Opera House de Londres, les cinémas CGR de la région-Poitou Charentes en général et de Poitiers en particulier n'ont plus de partenariat squ'avec les grandes scènes lyriques italiennes. C'est ainsi que nous avons pu voir hier en direct, l'ouverture de la saison lyrique de la plus prestigieuse d'entre elles : la Scala de Milan. Pour cette saison 2015 / 2016, La Scala présente un opéra très méconnu de **Giuseppe Verdi (1813-1901)** :

Giovanna d'Arco. Pour cette œuvre, Verdi et son librettiste, Temistocle Solera, se sont inspirés du livre de Friedrich von Schiller «La pucelle d'Orléans». Absente de la scène milanaise depuis cent cinquante ans, Giovanna d'Arco y revient estampillée du label «nouvelle production». Dans le rôle-titre, la diva verdienne **Anna Netrebko** en très grande forme. Quant à la mise en scène, elle a été confiée à un duo français : **Mosche Leiser et Patrice Caurier**.

Anna Netrebko chante Giovanna d'Arco

La Scala ressuscite Giovanna d'Arco des cartons après ... 150 ans d'absence à Milan

La mise en scène, justement, est quelque peu étrange. Se basant sur la faiblesse, réelle cependant, du livret les deux metteurs en scène ont placé l'action au XIXe siècle dans ce qui ressemble étrangement à un hôpital psychiatrique version bourgeoise. Dans cette optique nous ne quittons jamais vraiment la chambre de la jeune fille qui se prend pour Jeanne d'Arc. De temps en temps, le mur de fond bouge pour permettre au chœur ou aux solistes d'aller et venir sauf dans le premier acte où il est totalement ouvert juste après la victoire de Jeanne et de Charles. Ce qui sauve l'ensemble, ce sont les lumières superbes de Christophe Foret et les chorégraphies de Leah Hausman : la danse des démons lors du duo Carlo/Giovanna est une réussite malgré la crudité de la scène. Les derniers épisodes de l'opéra sont hors sujet. Quelle drôle d'idée de laisser Giovanna sur la scène pendant que son père commente l'ultime bataille dans laquelle elle trouve la mort en sauvant le roi de France. Quant à la mort de

Giovanna, elle est un peu bizarre, voire totalement hors sujet. Comme on ne sait plus vraiment si on est sur le champ de bataille du XVe siècle ou dans un hôpital psychiatrique du XIXe siècle, les metteurs en scène font mourir Giovanna, en une scène de la folie de la jeune fille qui se prenait pour la pucelle. Quant aux costumes à part ceux de Giacomo, qui reste résolument au XIXe siècle et de Carlo qui est un peu trop doré détonnant ainsi sur la scène de la Scala, ils vont plutôt bien aux personnages. Dans un tel mélange d'époques et de styles, seul le chœur est bien servi avec des costumes XVe superbes.



Vocalement en revanche, nous n'avons que des satisfactions. **Anna Netrebko** qui campe Giovanna est éclatante de santé. La voix est somptueuse et la soprano russe utilise son instrument avec une maîtrise quasi parfaite donnant à la jeune héroïne

une puissance bienvenue. Si Netrebko a fait de grand progrès comme actrice, elle révèle cependant de sérieux soucis concernant la diction pas toujours très nette. Face à elle, **Francesco Meli** incarne un Carlo VII flamboyant. Si nous regrettons qu'il soit affublé d'un costume et d'un maquillage excessivement dorés, – trop de dorure tue la dorure-, la voix est chaleureuse, ronde, puissante ; la tessiture correspond parfaitement au rôle. Survolté le jeune ténor donne à Carlo un charisme très fort qui manquait cruellement au véritable Charles VII dans les premières années de son règne. Le cas de **Devid Cecconi** (Giacomo) est un peu particulier. Appelé par la Scala pour la pré-générale, la générale et l'ante-prima (réservée au jeune public) pour remplacer Carlos Alvarez souffrant qui se contentait de jouer, il a été rappelé en catastrophe pour remplacer son collègue atteint par une bronchite carabinée et interdit de scène juste avant la première par le médecin qui l'a ausculté. Dans ces circonstances, si particulières nous passerons rapidement sur une performance scénique très en-deça de celle de ses deux collègues survoltés par un public tout acquis à leur cause. Il faut quand même bien reconnaître que ce pauvre Giacomo n'est servi ni par la mise en scène ni par son costume XIXe. Vocalement en revanche, Cecconi n'a rien à envier à Alvarez, qu'il remplace très avantageusement, ni à ses partenaires. Et d'ailleurs le public a si bien compris la situation qu'il a acclamé le jeune baryton autant que les deux autres chanteurs. Saluons rapidement le Talbot très honorable de Dmitry Beloselskiy et la trop brève apparition de Michele Mauro (Delil). Dernier personnage de cette Giovanna d'Arco : le chœur de la Scala. Il a été parfaitement préparé par son chef que ce soit pour ses interventions hors scène, les plus difficiles, ou sur scène.

Dans la fosse c'est **Riccardo Chailly** qui prend en main l'orchestre de la Scala. Excellent musicien et fin connaisseur des opéras de Verdi, le chef, dont nous avons d'ailleurs salué le superbe concert d'ouverture du festival Verdi de

Parme en 2013, prend ses musiciens en main avec une belle autorité. La direction de Chailly, qui inaugure ainsi ses prises de fonction comme nouveau directeur musicale de La Scala, est dynamique, juste, sans défaillance. Très attentif à ce qui se passe sur la scène, il veille à ne jamais couvrir ses chanteurs et les accompagne avec un soin tout particulier, ciselant chaque note, chaque phrase tel un magicien soignant ses tours.

Ainsi, nonobstant une mise en scène qui se trouve un peu entre la poire et le dessert, la nouvelle Giovanna d'Arco est musicalement superbe avec un trio complètement survolté. Le pari est d'autant plus grand que cet opéra de Verdi ne renaît de ses cendres que depuis peu d'années. Notons aussi qu'il s'agit d'un retour important et très attendu étant donné que Giovanna d'Arco n'avait pas été donnée à la Scala de Milan depuis ... 1865. Dans de telles conditions, nous aurions apprécié de voir une mise en scène plus sobre. Il y a néanmoins un vrai travail de réflexion, et nous aurions préféré qu'elle soit effectivement située à l'époque à laquelle se déroule l'histoire et non dans un obscur hôpital psychiatrique du XIXe siècle avec des allers-retours au XVe siècle qui ajoute de la confusion.

Compte rendu, l'opéra au cinéma. Poitiers, CGR Castille en direct de Milan. Giuseppe Verdi (1813-1901): Giovanna d'Arco, opéra en un prologue et trois actes sur un livret de Temistocle Solera d'après le livre de Friedrich von Schiller «La pucelle d'Orléans». Anna Netrebko, Anna; Francesco Meli, Carlo VII; Devid Cecconi, Giacomo; Dmitry Beloselskiy, Talbo;; Michele Mauro, Delil. Orchestra e coro alla Scala. Riccardo Chailly, direction. Mosche Leiser et Patrice Caurier, mise en scène; Agostino Cavalca, costume; Christophe Forey, lumières; Christian Fenouillat, décors; Leah Hausman, chorégraphies; Etienne Guiol, vidéos.

Hervé Niquet : portrait & entretien. Défrichement et pédagogie

PORTRAIT et entretien. Hervé Niquet : La renaissance du Concert Spirituel, défrichement et pédagogie. A l'occasion de son passage à l'Abbaye aux Dames de Saintes où il dirige un concert du Jeune Orchestre de l'Abbaye, Hervé Niquet a accepté de nous recevoir pour évoquer son parcours avec le Concert Spirituel, l'orchestre qu'il a fondé en 1987, ses projets mais aussi son travail avec le JOA, cet orchestre constitué de jeunes instrumentistes fraîchement diplômés venus du monde entier afin de travailler avec des chefs de renommée internationale dans la maîtrise des instruments anciens.

Le Concert Spirituel. Le premier Concert Spirituel est né en 1725 et a disparu en 1793, pendant la Révolution française. Hervé Niquet qui nous reçoit à l'Abbaye aux Dames, alors qu'il s'apprête à diriger les jeunes instrumentistes du collectif local, le Jeune Orchestre de l'Abbaye, précise : «Je souhaitais fonder mon propre ensemble. Après de multiples recherches, le principe de cet orchestre, spécialisé dans la musique française, m'a interpellé.» Et d'ajouter : «La musique française, à commencer par les grands motets, est largement délaissée par de nombreux musiciens. Il est vrai aussi que monter les grands motets demande un important travail aussi exigeant que la préparation d'un opéra». Le chef conclut : «Il y a un grand nombre d'oeuvres, surtout dans le répertoire baroque français, à découvrir ou à redécouvrir». Depuis 1987, le Concert Spirituel est devenu un ensemble de premier plan



défrichant, sous la direction de son chef et fondateur, le répertoire français du XVIIe siècle au XIXe siècle.

Les projets. Après la sortie du CD *Herculanum*, opéra oublié de Félicien David (1810-1876) et du *Gloria* d'Antonio Vivaldi (1678-1741) Hervé Niquet ajoute *Don Quichotte* chez la duchesse opéra bouffon sorti en DVD le 17 novembre; cela permettra de voir ou de revoir la mise en scène de Shirley et Dino». Il ajoute: «J'irai peut-être en Grande Bretagne pour diriger *Herculanum*; après l'important travail de recherche critique, musicologique et scientifique que cela représente, je suis ravi qu'il soit reconnu. Je regrette cependant que cela soit d'abord en Grande Bretagne et pas en France ». Et concernant le succès public et critique d'*Herculanum* : «Cela est gratifiant pour nous tous bien sûr» souligne-t-il, avec un bref sourire.

France Musique. Très actif, Hervé Niquet a aussi un chronique dans la *Matinale* de France Musique. «Je n'y suis que cinq minutes par semaine.». Il poursuit : «Cela demande un travail de réflexion et d'écriture; mais cela permet aussi de faire partager, même brièvement un peu de notre vie d'artistes; une vie difficile certes mais choisie».

Le Jeune Orchestre de l'Abbaye.

Pour Hervé Niquet ce n'est pas une première : «Je suis déjà venu il y a quatre ans. C'est une expérience que je renouvelle avec plaisir. Le JOA regroupe de jeunes professionnels encore malléables; pour eux travailler



avec des chefs différents à chaque fois leur permet d'acquérir une expérience nécessaire pour plus tard, lorsqu'ils intégreront d'autres orchestres.». Et d'ajouter : «Cela me permet aussi de faire «mon marché» pour le Concert Spirituel». Hervé Niquet conclue : «J'attends un haut niveau professionnel et qualitatif de leur part». Et en effet, lors du raccord qui

suit notre entretien, le chef travaille et retravaille les passages des trois œuvres au programme du concert (Gossec, Hérold, Mozart), en particulier les passages qui posent le plus de problèmes. Si Hervé Niquet reprend ses musiciens avec humour, il n'en reste pas moins intransigeant, remettant sur le métier, et jusqu'à la dernière minute, cette musique française qu'il aime tant ciseler, avec une implacable rigueur.



Le programme du concert. Les trois compositeurs programmés sont tous emblématiques du XVIII^e, mais aussi du premier romantisme symphonique qui reste à redécouvrir en particulier en France. En ce qui concerne François-Joseph Gossec (1734-1829), Hervé Niquet explique : «Gossec est le plus âgé des trois compositeurs du concert de ce soir.

D'origine belge, il s'est installé en France qui est rapidement devenue sa patrie. Sa musique, qui s'est intégrée facilement au répertoire français est certes complexe mais aussi très audacieuse.». A propos de **Louis Ferdinand Hérold (1791-1833)** : «Hérold est un concentré de tout ce qui a précédé. Il y a, dans sa musique, un mélange des techniques de composition héritées de Mozart, Beethoven, Haydn ou Gossec; mais, même s'il est à la croisée des chemins, il innove et sa musique, plaisante, apparemment simple, est complexe, variée, bouillonnant de thèmes et donc très difficile à jouer. A sa manière Hérold préfigure ce que sera Wagner quelques décennies plus tard.». En ce qui concerne Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) il ajoute : «Mozart, lui, il ne s'inspire de personne. Il écoute, rencontre du monde et ingurgite sans efforts. Il a rencontré Gossec lors de son séjour à Paris; ils sont devenus amis lors de ce séjour en France.».

Hervé Niquet, grand défricheur de chefs d'oeuvres oubliés devant l'Eternel contribue depuis de longues années à la

renaissance de tout un pan de la musique française depuis la période baroque jusqu'au début du XXe siècle. L'excellent musicien se dévoile à Saintes, fin pédagogue et chef exigeant ; en pilote loquace, argumenté, perfectionniste, il pousse ses jeunes musiciens dans leurs ultimes retranchements pour les amener à s'épanouir et à hausser un peu plus haut leur niveau. A être réactifs, efficaces, concentrés, participatifs. Il le dit d'ailleurs très clairement : «Ce sont de jeunes professionnels qui auront à faire à des chefs exigeants quant à la qualité. Ils devront être au niveau tout de suite». L'excellence instrumentale et interprétative des jeunes musiciens passe par Saintes. Sous la direction d'Hervé Niquet, les jeunes élèves auront atteint une nouvelle marche dans le long apprentissage qui mène parfois à la perfection musicale.

CD : les derniers cd d'Hervé Niquet

LIRE notre [compte rendu critique d'Herculanum \(avec le Brussels Philharmonic, où brille le diamant vocal de l'excellent Nicolas Courjal\)](#)

LIRE notre [compte rendu du Gloria de Vivaldi \(CLIC de classiquenews de novembre 2015\). Les chanteuses du Concert Spirituel renouvellent notre connaissance de la ferveur vénitienne vivaldienne avec un ton saisissant de sincérité collective...](#)

Compte rendu, opéra. La Rochelle. La Coursive, le 18

**novembre 2015. Mozart : Le
nozze di Figaro, opéra en
quatre actes sur un livret de
Lorenzo Da Ponte tiré de la
pièce d'Auguste Caron de
Beaumarchais : Le mariage de
Figaro ou la folle journée.
Yuri Kissin, Figaro ; Camille
Poul, Susanna ; Thomas Dolié,
il conte d'Almaviva ; Diana
Axentii, la contessa
d'Almaviva... Orchestre Les
Ambassadeurs. Alexis
Kossenko, direction**

Ayant migré de l'hôtel Saint-Nicolas, où nous avons rencontré deux des chanteurs de la distribution, vers La Cursive, le théâtre de La Rochelle, nous avons pris place dans la grande salle où, à notre arrivée, les musiciens s'installaient dans la fosse l'un après l'autre pour accorder leurs instruments. La représentation de ce mercredi 18 novembre est la quatrième d'une tournée qui compte vingt quatre dates dont plusieurs à l'étranger. Pour ce début de tournée, Emmanuelle



De Negri initialement invitée pour chanter le rôle de Susanna est remplacée par la jeune soprano Camille Poul.

Noces pétillantes à La Rochelle

La mise en scène de ces Noces de Figaro a été confiée au bulgare Galin Stoev. S'il transpose l'action dans une Séville qui se situe quelque part au XXe siècle, la direction d'acteurs et la scénographie sont décortiqués scène par scène. Ainsi le caractère et la personnalité de chaque personnage apparaît dans leurs gestes et attitudes. Ainsi les sentiments contradictoires du quatuor principal ne transparaissent pas seulement dans leur chant mais aussi sur leurs visages; Les personnages secondaires ne sont pas oubliés pour autant. La volonté d'ingérence de Basilio dans les affaires d'autrui est plus visible que de coutume, le bégaiement de Curzio est exagérément accentué. Quant au couple Marcellina/Bartolo, il est à la fois parfaitement retors et totalement humain; et si Chérubin est un incorrigible dragueur, il n'oublie pas de rester un adolescent ; il en est de même pour Barberine. Pour autant la scène du mariage a-t-elle bien sa place dans une piscine, aussi factice soit-elle ? Si certains costumes, comme le pantalon orange de Basilio ou l'ensemble détonnant de Marcellina, sont parfois un peu voyants, ils correspondent plutôt bien aux personnages (costume/cravate, robe et tablier de soubrette, ensemble bleu ...).

Les décors sont assez réussis et les cabines en plexiglass amovibles qui permettent d'accentuer encore les situations en permettant aux personnages d'aller et venir à volonté : le comte qui court après tout ce qui a une jupe, Chérubin incorrigible garnement, Susanna rangeant le linge de sa patronne, la comtesse languissante et révoltée, secouée par le récit de sa servante se fondent bien dans l'ensemble... Pendant toute la soirée, on voit que l'intense travail de répétition avec les chanteurs de la distribution porte ses fruits. Quant aux vidéos qui jalonnent la production, elles ne sont pas

toujours très heureuses : quelle étrange idée d'associer Chérubin à une gymnaste réalisant un exercice au ruban pendant le «Non so piu cosa son, cosa faccio». Un peu étonnante aussi l'idée de reprendre des images du mariage du prince Charles et de lady Diana lorsque la comtesse chante «Porgi Amor»; en effet, quitte à reprendre des images de grand mariage, il en existe sans doute de plus appropriées qu'un mariage royal.

Sur le plateau, la distribution réunie est jeune, dynamique, soudée. Dans le rôle de Figaro c'est le jeune **Yuri Kissin** qui a été invité par les responsables de la tournée; d'origine russe, Yuri Kissin possède une voix ronde, chaude, large, chaleureuse, à la tessiture large qui correspond parfaitement au rôle. Le jeune baryton assume crânement un rôle difficile comprenant trois grands airs chantés avec une assurance et une maîtrise remarquables. **La Susanna de Camille Poul** est une jeune femme de caractère; déterminée à ne pas se laisser mener par le bout du nez, que ce soit par Figaro ou par le comte, elle n'hésite pas à s'allier avec sa patronne puis avec Marcellina, après que cette dernière ait reconnu en Figaro, son fils enlevé quand il était bébé; Susanne est une femme de caractère qui agit pour obtenir ce qu'elle veut : épouser l'homme qu'elle aime. On ne peut que saluer la très belle performance de la jeune soprano qui remplaçant Emmanuelle de Negri au pied levé ; elle a appris le rôle et la mise en scène quasiment en une dizaine de jours. La voix de la jeune femme est ferme et parfaitement maîtrisée aussi bien dans l'air des pins que dans les ensembles. **La découverte de la soirée est bien Diana Axentii dans le rôle de la Comtesse**; l'artiste d'origine moldave qui avait jusqu'à tout récemment mené une belle carrière de mezzo (elle a déjà chanté le rôle de Chérubin dans d'autres productions), change de tessiture et de répertoire. Il s'agit donc pour elle d'une prise de rôle très importante, plutôt réussie dans l'ensemble même s'il y a quelques micro-coupures dans les airs et des aigus pas toujours très nets. Néanmoins la jeune femme affronte avec beaucoup d'aplomb un rôle qui lui correspond. Un jeune talent

à suivre. Face à la comtesse d'Axentii se trouve un autre jeune baryton : **Thomas Dolié**; lui aussi montre une santé insolente et son comte est arrogant. Son désir fou pour la servante de son épouse et sa morgue en diable le conduisent cependant droit dans le piège que les deux femmes lui tendent pour se venger de son outrecuidance. Si dans les ensembles, il s'impose aisément, Dolié chante l'air qui lui est dévolu «Hai gia vinta la causa? ... Vedro mentr'io sospiro» sans la moindre faiblesse, à l'égal des plus grands : finesse, puissance, nuances. Dans les rôles secondaires, saluons le Chérubin juvénile d'**Ambroisine Bré** (toujours étudiante au Conservatoire de Musique et de Danse de Paris). Salomé Haller et Frédéric Caton campent de très beaux Marcellina et Bartolo; quant à **Eric Vignau**, dont nous avons à plusieurs reprises salué le talent de comédien, il est inénarrable en Don Basilio et Don Curzio. **Hélène Walter** est une Barberine à la fois pétillante et émouvante; son «L'ho perduta» est joliment chanté.

Dans la fosse, l'orchestre **Les Ambassadeurs** avec son chef et fondateur **Alexis Kossenko** se distinguent. Excellent musicien, le chef a fait travailler ses chanteurs et son orchestre avec une précision et une rigueur inégalables; chaque mesure, chaque page de la partition est décortiquée, étudiée et reprise sans répit jusqu'à ce que le chef obtienne le résultat souhaité. En effet, ainsi que nous le disait Eric Vignau dans le courant de l'après midi, Alexis Kossenko est très attaché au respect de la partition et «nous faisait travailler et retravailler jusque dans les silences de nos personnages.». Le résultat dépasse les espérances du jeune chef dont les musiciens suivent la battue précise, claire, dynamique.

La réunion de tous ces talents autour des Noces de Figaro donne naissance à une production très réussie : de belles et jeunes voix prometteuses associées aux vétérans que sont Eric Vignau et Frédéric Caton, un chef exigeant et talentueux et une mise en scène menée tambour battant par Galin Stoev qui réalise là sa première approche d'un opéra.

Compte rendu, opéra. La Rochelle. La Cursive, le 18 novembre 2015. Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Le nozze di Figaro, opéra en quatre actes sur un livret de Lorenzo Da Ponte tiré de la pièce d'Auguste Caron de Beaumarchais Le mariage de Figaro ou la folle journée. Yuri Kissin, Figaro, Camille Poul, Susanna, Thomas Dolié, il conte d'Almaviva, Diana Axentii, la contessa d'Almaviva, Ambroisine Bré, Cherubino, Frédéric Caton, Bartolo/Antonio, Salomé Haller, Marcellina, Eric Vignau, Don Basilio/Don Curzio, Hélène Walter, Barbarina. Orchestre Les Ambassadeurs. Alexis Kossenko, direction. Galin Stoev, mise en scène, Alban Ho Van, scénographie, Dephine Brouard, costumes, Elsa Revel, lumières, Clément Debailleul, vidéo.

Compte rendu concert. Saintes. Abbaye aux dames, le 5 novembre 2015. Hérold, Gossec, Mozart. Jeune Orchestre de l'Abbaye. Hervé Niquet, direction.



En ce début novembre 2015, le Jeune Orchestre de l'Abbaye (JOA) a présenté les fruits de sa première session de travail pour la saison 2015/2016. Dans ce concert, les responsables de la Cité musicale, Saintes ont invité le chef Hervé Niquet, directeur musical et fondateur du

Concert Spirituel. Fin pédagogue, Niquet, qui a programmé deux symphonies de compositeurs français, – son répertoire de prédilection-, a fait travailler les jeunes instrumentistes jusqu'à la dernière minute. Et, lors du concert de jeudi soir, le résultat a dépassé ses espérances.

Hervé Niquet qui, de par son parcours avec Le Concert Spirituel, défend le répertoire français avec une constance bienvenue, a programmé les symphonies de deux compositeurs français du XVIIIe et du XIXe siècle. La soirée débute avec François Joseph Gossec (1734-1829) : sa Symphonie opus VIII n°2 en fa majeur, composée en 1774. Protégé de Jean-Philippe Rameau (1683-1764), Gossec fait partie des pionniers de la musique symphonique suivant en cela l'exemple de Joseph Haydn (1732-1809), l'inventeur du genre; et c'est d'ailleurs Gossec qui a converti la France au genre symphonique. La Symphonie est allante, dynamique, clair foyer bouillonnant de thèmes et de rythmes dansants. Le chef, très inspiré dirige ses musiciens avec clarté et fermeté; cela ne l'empêche pas de faire preuve d'humour et d'arpenter la scène comme s'il s'agissait d'une promenade de santé. Cependant ne nous fions pas aux apparences, chef et musiciens n'oublient pas une seconde la musique ; ils cisèlent chaque note, chaque section de la partition de Gossec avec une précision millimétrée. Le public réserve aux instrumentistes félicités audiblement par le maestro à la fin de l'oeuvre, un accueil chaleureux très mérité. Pendant l'année, les sessions du JOA Jeune Orchestre de l'Abbaye ponctue un parcours d'approfondissement dans l'interprétation unique en Europe ; la pratique sur instruments anciens appliquée à la (re)découverte comme ce soir de partitions oubliées pourtant majeure, réserve à Saintes, des soirées d'accomplissements symphoniques mémorables. Voilà un volet qui renforce la forte activité de



Saintes comme cité musicale, une activité qui rend légitime son intitulé.

Après une session de travail classique / romantique, le JOA Jeune Orchestre de l'Abbaye offre un concert mémorable dédié à Gossec, Hérold, Mozart

Saintes, le geste symphonique



La soirée se poursuit avec la symphonie n°2 en ré majeur (1812) de Louis Ferdinand Hérold (1791-1833). Né l'année même de la disparition de Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791), Hérold se trouve à la croisée des chemins. Utilisant sans

complexes les techniques de compositions héritées de Haydn, Gossec, Mozart ou Beethoven, entre autres, Hérold innove aussi composant une musique «apparemment simple, mais complexe et difficile à jouer» nous dit Hervé Niquet avant le concert. Sa Symphonie n°2 en ré majeur dans laquelle apparaissent des rythmes de valse est l'exemple même de cette complexité interprétative dont nous parlait le chef dans l'après midi. Cependant il dirige avec la rigueur et l'humour qui sont sa marque de fabrique, obtenant de l'orchestre des sons et des couleurs brillant de mille feux sous la voûte de l'Abbaye aux Dames. Les jeunes instrumentistes qui jouent en ce jeudi soir suivent leur chef avec une précision enflammée ; les cinq jours de travail intense qui ont précédé ce concert, ont porté leurs fruits et le résultat est, là aussi, à la hauteur des exigences et des attentes du chef.

Après une courte pause, le Jeune Orchestre de l'Abbaye et son chef d'un soir reviennent pour jouer l'ultime œuvre de la soirée : la Symphonie en mi bémol majeur KV 543 de Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791).



Toujours aussi survolté, Hervé Niquet prend cette 39ème Symphonie a bras le corps; œuvre de la maturité du compositeur salzbourgeois (elle a été composée en 1788), elle complète à merveille un programme exigeant un niveau d'excellence et une concentration constante. Le chef qui ne manque pas d'idées pour surprendre ses musiciens cesse de diriger pendant une bonne minute donnant les départs d'un simple regard; cependant si Hervé Niquet ne manque pas d'humour poussant ses musiciens dans leurs retranchements, il garde la tête froide et sa battue reste claire et précise, limpide. Ce Mozart joués près les premiers romantiques, encore classiques (Gossec), sonne étonnamment « moderne », une source viennoise qui tout en marquant le genre symphonique alors en plein essor, prélude déjà à l'avènement du sentiment et de la passion à peine masquée. Entre classicisme et premier romantisme, le choix des instruments d'époque s'affirme dans une saveur délectable qui permet de suivre ce jeu de timbres, ces effets de réponses, le contraste entre les séquences, l'équilibre dialogué des pupitres. Pour les jeunes instrumentistes en perfectionnement, les défis sont multiples et permanents ; pour le public, l'expérience est passionnante.



Le Jeune Orchestre de l'Abbaye, survolté par un chef exigeant, fin pédagogue et ardent défenseur d'un répertoire qu'il aime éperdument, donne le meilleur de lui-même pendant une soirée d'anthologie. Le public conquis, leur réserve un accueil enthousiaste. Hervé Niquet, farceur et très en forme même après une heure dix de musique, annonce un bis tiré de

l'oeuvre d'Hector Berlioz; ledit bis qui ne tient qu'en un seul accord prend tout le monde de court clôturant ainsi un concert d'une qualité exceptionnelle.

Compte rendu, concert. Saintes. Abbaye aux dames, le 5 novembre 2015. Louis Ferdinand Hérold (1791-1833) : Symphonie n°2 en ré majeur. François Joseph Gossec (1734-1829) : Symphonie opus VIII n°2 en fa majeur. Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : 39ème Symphonie en mi bémol majeur KV 543. Jeune Orchestre de l'Abbaye (JOA). Hervé Niquet, direction.

**Compte rendu concert. Niort.
Le Moulin du roc, le 15
octobre 2015. Brahms;
Rossini. Téodora
Tchoukourska, soprano; Doris
Lamprecht, mezzo soprano;
Mathieu Muglioni, ténor;
Plamen, Beykov, basse.
Philharmonie de Roussé; Jean
Yves Gaudin, direction.**

Créé en 1982 le CoRéAm, Collectif REgional d'Activités Musicales n'a cessé, depuis, de se développer. Depuis une vingtaine d'années il gère deux festivals : le festival de

Pâques qui fêtera en 2016 sa treizième édition et le festival d'automne, les Coréades, le plus ancien, qui a débuté début octobre avec de nombreux concerts symphoniques et vocaux. Pour l'édition 2015 des Coréades, ce sont deux compositeurs très différents, par leurs styles respectifs, mais contemporains qui sont mis à l'honneur à l'occasion des concerts vocaux: Johannes Brahms (1833-1897) et Gioacchino Rossini (1792-1868).

Le Moulin du roc accueille les coréades 2015

Si, pour ce concert consacré aux Beautés Romantiques, le chœur, uniquement composé d'amateurs, s'installe en toute discrétion, l'orchestre et son chef sont chaleureusement accueillis par un public venu nombreux.

En première partie de soirée **Jean-Yves Gaudin**, et ses musiciens jouent trois courtes pièces pour chœur et orchestre ou pour chœur, solistes et orchestre de **Johannes Brahms (1833-1897)**. L'Ave Maria, composé pour voix de femmes en 1858, est plutôt bien chanté même si la diction n'est pas toujours très nette et mériterait d'être améliorée. Avec la



Rhapsodie pour alto et chœur d'hommes, nous découvrons la mezzo soprano Doris Lamprecht ; la voix est solide et la diction assez bonne. Nous regrettons cependant que la soliste et le chœur d'hommes soient parfois couverts par un orchestre (trop) enthousiaste mais bien préparé par son chef. La troisième pièce, Nänie, composée pour chœur mixte et orchestre est assez peu convaincante : des fausses notes du côté des soprani, une diction trop aléatoire aussi bien chez les hommes que chez les femmes, un orchestre qui couvre trop souvent les choristes. Au final, il y a beaucoup de bonnes intentions et des efforts méritoires pour cette pièce, heureusement assez courte.

Retour de l'entracte, place à **Gioacchino Rossini (1792-1868)**

avec le Stabat Mater qu'il composa à partir de 1831 et en plusieurs étapes à cause des procédures judiciaires qui l'opposèrent au premier destinataire de l'oeuvre, un prêtre espagnol. Jean-Yves Gaudin revient sur le plateau avec le quatuor de solistes qu'il a invités (la soprano initialement invitée a d'ailleurs été avantageusement remplacée). Visiblement survolté par le défi que constitue le chef-d'oeuvre de Rossini, dont la difficulté redoutable n'est pas un mythe, le chœur se lance dans une belle interprétation de ce Stabat Mater. Si nous étions restés sur notre faim en fin de première partie, il semble que le chœur a mis la pause à profit pour s'imprégner de l'oeuvre et le résultat est là : plus de fausses notes, une diction correcte, un engagement total; les deux chœurs a cappella sont chantés juste et bien en place. En ce qui concerne les solistes, la soprano Téodora Tchoukourska dont la voix ample couvre parfaitement la tessiture de la partition, convainc ; des aigus superbes et un médium idéal nous font pleinement apprécier ses interventions et surtout l'Inflamatus chanté avec une maîtrise exceptionnelle. Doris Lamprecht, qui revient après une Rhapsodie mitigée, s'affirme tout aussi brillamment que sa partenaire; la voix peut enfin se développer et épouser la musique de Rossini sans complexes. En revanche le ténor Mathieu Muglioni déçoit ; la voix est peu adaptée au répertoire rossinien : médium épais, aigus peu sûrs, graves écrasés ; du coup le redoutable «Cujus Animam» apparaît bien terne et le contre-ré est chanté en voix de tête sonnante étouffée, si peu audible. La basse Plamen Beykov, malgré une voix un peu courte pour la salle, nous fait entendre une performance honorable avec deux arias bien chantées (Pro Peccatis et Eja Mater fons amoris) dont l'un, le second, est a cappella. Nous regrettons néanmoins qu'il soit parfois couvert par l'orchestre.

A la tête de la Philharmonie Nationale de Roussé (Bulgarie), Jean-Yves Gaudin dirige avec clarté et précision même si les nuances ne sont pas toujours au rendez-vous. L'orchestre

couvre parfois le chœur et les solistes que se soit en première partie de soirée (notamment dans la Rhapsodie de Brahms) ou, après la pause, pendant le Stabat Mater de Rossini. Cependant la performance de l'orchestre est d'un niveau très honorable, surtout en seconde partie.

Malgré les imperfections, somme toutes mineures du côté du chœur (diction aléatoire et fausses notes dans le Nänie de Brahms), le Coréam et la Philharmonie Nationale de Roussé (Bulgarie) nous ont offerts de beaux moments surtout dans le Stabat Mater de Rossini qui a visiblement surmotivé un chœur qui, rappelons le est uniquement composé d'amateurs. Il aura fallu passer le prélude encore bancal des trois pièces de Brahms données en début de soirée, pour goûter pleinement le jeu des interprètes dans le Rossini.

Illustration : Jean-Yves Gaudin le chef d'orchestre

LIRE aussi [notre compte rendu de l'Orchestre Philh. de Roussé et Jean-Yves Gaudin \(Haydn : Les Saisons\) en octobre 2011 à Poitiers.](#)

Compte rendu, concert. La Rochelle. La coursive, le 9 octobre 2015. Gluck, Rameau. Les musiciens du Louvre; Marc Minkowski, direction.

Habitué de la Région Poitou Charentes depuis la création en 2011 du festival Ré Majeure qui se déroule sur l'île de Ré

pour l'Ascension ou la Pentecôte, Les Musiciens du Louvre et Marc Minkowski posent leurs valises à La Coursive le temps d'une soirée. Au programme de ce concert, **Marc Minkowski** a programmé un répertoire que l'orchestre connaît parfaitement : des œuvres de Christoph Willibald **Gluck** (1714-1787) et de Jean Philippe **Rameau** (1683-1764).

Les musiciens du Louvre jouent Gluck et Rameau à La Rochelle

Si *Don Juan* ou le festin de pierre de Christoph Willibald Gluck (1714-1787) n'est pas son œuvre la plus connue, en effet le public connaît mieux *Orphée* et *Erurydice* ou les deux *Iphigénie* (en Aulide et en Tauride), elle offre de très belles pages. Dès le début de la soirée, Marc Minkowski, visiblement survolté par le succès de *Platée* à l'Opéra de Paris (la dernière représentation en avait été donnée la veille), prend les rennes du concert. Très inspiré et théâtral, le public réagit d'ailleurs bien et des rires se font entendre de temps à autre, il conte **Don Juan** ou le festin de pierre avec moult détails. Par ailleurs, il dirige le chef d'oeuvre de Gluck d'une main ferme; et si la battue peut parfois paraître iconoclaste aux yeux des puristes, elle est efficace, dynamique ; les musiciens la suivent avec une précision millimétrée.



Après une courte pause, Marc Minkowski revient sur scène pour diriger «**Une symphonie imaginaire**» de Jean Philippe Rameau (1683-1764). Avant d'entamer la seconde partie, le chef prend le temps d'expliquer ce qu'est cette «symphonie imaginaire» à un public attentif et visiblement conquis : Il ne s'agit pas d'une œuvre symphonique en elle même mais d'un assemblage des plus belles pages instrumentales des opéras et œuvres instrumentales de Rameau. Ainsi s'offrent à la (re)découverte, plusieurs œuvres telles Zaïs, Platée, justement, Dardanus, Hippolyte et Aricie, Castor et Pollux, Les Boréades, Les Indes galantes, Le temple de la gloire ou La naissance d'Osiris ... ; on y trouve aussi, dans cette symphonie imaginaire, un Concert, écrit à l'origine pour sextuor, mais transcrit ici pour orchestre. Marc Minkowski dirige avec une allégresse et une joie de vivre si communicatives que ses musiciens font danser la musique avec gourmandise. Et d'ailleurs, emporté par la musique, le chef ne peut s'empêcher de danser sur son podium tout comme le timbalier lorsque l'orchestre entame l'entrée des Sauvages des Indes galantes.

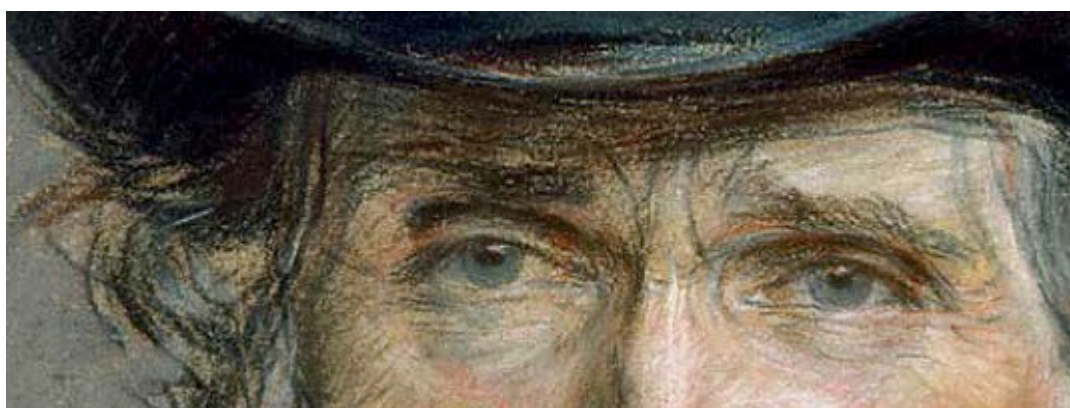
Ravi, le public réserve un accueil très chaleureux aux Musiciens du Louvre et à leur chef qui concèdent deux bis en fin de concert : un menuet extrait de Platée puis, lancée par le timbalier, l'entrée des Sauvages. Minkowski dirige le second bis à demi tournée vers le public qui joue le jeu et frappe des mains en cadence. Les responsables de La Coursive lancent leur saison musicale sur une excellente note.

Compte rendu, concert. La Rochelle. La coursive, le 9 octobre 2015. Christoph Willibald Gluck (1714-1787) : Don Juan ou le festin de pierre; Jean Philippe Rameau (1683-1764) : Une symphonie imaginaire. Les musiciens du Louvre; Marc Minkowski, direction.

Illustration : Jean-Philippe Rameau (DR)

Compte rendu, opéra. Saint-Céré. Château de Castelnau-Bretenoux, le 10 août 2015. Verdi : Falstaff, opéra en trois actes sur un livret d'Arrigo Boïto d'après la pièce Les joyeuses commères de Windsor de William Shakespeare. Christophe Lacassagne, Falstaff; Marc Labonnette, Ford; Valérie Maccarthy, Alice Ford ... Choeur et Orchestre Opéra Éclaté; Dominique Trottein, direction. Olivier Desbordes, mise en scène; Patrice

**Gouron, décors et costumes;
Laure Bouju, costumes;
Pascale Fau, maquillages;
Damien Lefèvre, assistant
mise en scène.**



Après *Otello* créé le 5 février 1887 à la Scala de Milan, **Giuseppe Verdi (1813-1901)** avait souhaité se retirer de la scène lyrique. C'est le librettiste et compositeur Arrigo Boïto (1842-1918) qui relança le vieux compositeur dès 1889. Après maintes hésitations et négociations (portant notamment sur l'écriture de deux livrets l'un en italien et l'autre en français), les deux hommes tombent d'accord : ils commencent à travailler sur *Les joyeuses commères de Windsor*, fameuse pièce de William Shakespeare (1564-1616); **Falstaff** est créé avec succès à la Scala de Milan le 9 février 1893 et à Paris l'année suivante. Pour cette nouvelle production, qui reprend

largement celle de 2005, Olivier Desbordes réalise une mise en scène pétillante et totalement déjantée, mettant ses chanteurs dans un écrin. Les décors, certes dépouillés mais superbes, et les costumes sublimes contribuent grandement au succès de la soirée. La présence de comédiens chanteurs sur scène est également un atout majeur pour cette production donnée dans sa version française.

Fastaff français et désopilant à Castelnau-Bretenoux



Olivier Desbordes, visiblement très inspiré, signe de nouveau une mise en scène très réussie. Falstaff, comédie dramatique par excellence, permet de réaliser un travail intemporel mais Desbordes opte pour une mise en scène assez conventionnelle, ce qui peut surprendre quand on sait qu'il peut réussir de très belles transpositions (on se souvient de sa Traviata transposée dans les années 1920 plutôt très réussie). Il est aidé en cela par des costumes superbes, choisis dans l'immense réserve de la compagnie Opéra Éclaté et un décor certes minimaliste mais assez réaliste et plutôt réussi lui aussi. La grande table carrée, entourée de tabourets symbolise à la fois l'auberge de Falstaff, la maison des Ford, la forêt dans laquelle se déroule la farce finale; quelques éléments de décors permettant de se retrouver dans un lieu ou dans l'autre au fil de la soirée.

La distribution convoquée est très largement francophone et réunit des artistes que, pour certains, nous avons vus dans d'autres programmes de l'édition 2015 du festival. A tout seigneur tout honneur, **Christophe Lacassagne** campe un Sir John hilarant; naïf et pas méchant pour deux sous, Falstaff fonce droit dans tous les pièges qui lui sont tendus tant par les joyeuses commères que par un Ford dévoré et mordu de jalousie. Lacassagne fait siens les sentiments contradictoires du pauvre chevalier dont il fait un homme à la fois attendrissant, « l'air » d'entrée du second acte (« Monde cruel, monde coupable ») montre un homme désabusé et écoeuré par son bain dans la Tamise, et incorrigiblement naïf (il lui suffit de lire la lettre d'Alice Ford au début du troisième acte pour retomber dans ses travers). La voix de Christophe Lacassagne couvre parfaitement la tessiture du rôle et, contrairement à l'édition précédente où il avait moyennement convaincu dans Lucia di Lammermoor (rôle de Raimondo), le chanteur se saisit de la partition avec une parfaite maîtrise, contrôlant sa belle voix de baryton avec maestria. Rejoignant les grands titulaires du rôle (Renato Bruson ou Bryn Terfel par exemple).





Marc Labonnette, qui chantait Jésus samedi dernier dans la Passion selon Saint Jean de Jean Sébastien Bach (1685-1750), campe un Ford remarquable; comédien excellent, il fait preuve d'une gouaille et d'un dynamisme qui n'ont rien à envier aux meilleurs Ford. Loin des « soucis » du récital de mélodies juives hébraïques, **Valérie Maccarthy** est une Alice Ford aussi retorse que son mari (qui finit lui aussi par se faire piéger par sa femme et ses complices au dernier acte). Prête à tout pour se venger de son mari, qui veut marier Nanette sans son accord, et punir Falstaff qui la courtise en même temps que Meg Page, elle prend la tête des opérations sans complexes. Ici la rouerie et l'intelligence sont féminines. La voix de la soprano américaine est à son avantage et la jeune femme l'utilise sans jamais forcer. Sarah Laulan est une Mrs Quickly très honorable et **Eva Gruber** campe une Meg Page correcte, se montrant cependant nettement plus à son aise que dans la Passion selon Saint Jean. Anaïs Constans, qui chantait elle

aussi dans la Passion selon Saint Jean, peut enfin diffuser plus longuement sa belle voix de soprano. Quant à **Laurent Galabru**, peu à son avantage samedi dernier dans une partition trop tendue pour lui, il ne fait qu'une bouchée de Fenton. Dans le rôle des comparses de Falstaff, **Jacques Chardon** (Bardolfo) et **Josselin Michalon** (Pistola) prennent un plaisir gourmand à chanter et à jouer la comédie. Pilier du festival, **Éric Vignau** semble infatigable, il chante dans La Périchole et dans le récital des mélodies juives hébraïques. Son Docteur Caius ne démerite absolument pas; excellent comédien, il en fait un personnage loufoque et quand même un peu naïf face à un Falstaff retors aux bons moments (la scène de l'auberge est d'ailleurs assez savoureuse) ou face à Alice Ford qui le ridiculise en poussant Ford à le marier à Bardolfo, le domestique de Falstaff. Pour cette production, l'orchestre est situé derrière la scène et est dirigé par Dominique Trottein. Pour que les chanteurs puissent suivre la battue du chef, deux écrans ont été placés de chaque côté de la tribune où est installé le public. Ainsi, le dispositif confirme l'enjeu de la soirée : d'abord le théâtre puis la musique. Autre pilier du festival, Dominique Trottein, qui a dirigé L'histoire du soldat d'Igor Stravinsky (1882-1971) la semaine précédente, passe avec bonheur d'un répertoire à l'autre. La battue du chef est claire, nette, précise et l'orchestre, comme les chanteurs suivent avec une précision millimétrée, les indications du maestro. La musique de Verdi est ici mise en valeur, ciselée, sans fioritures inutiles : un bain de théâtralité naturelle et délirante.

Avec cette nouvelle production de Falstaff, **Olivier Desbordes** signe là l'une de ses plus belles mise en scène. Les décors et les costumes contribuent pour beaucoup au succès de Falstaff auprès du public. Et si l'on peut s'étonner du choix de Desbordes et de Trottein de présenter la version française, le choix s'avère excellent car l'ultime chef d'oeuvre de Verdi est défendu par une très belle distribution à la diction impeccable, au jeu délirant mais fin. Nul besoin en effet de

suivre avec un livret ; le public peut se passer de sous-titres. Excellente production à suivre lors des tournées à venir, tant elle est enlevée et dynamique.

Compte rendu, opéra. Saint-Céré. Château de Castelnaud-Bretenoux, le 10 août 2015. Giuseppe Verdi (1813-1901) : Falstaff, opéra en trois actes sur un livret d'Arrigo Boïto (1842-1918) d'après la pièce Les joyeuses commères de Windsor de William Shakespeare (1564-1616). Christophe Lacassagne, Falstaff; Marc Labonnette, Ford; Valérie Maccarthy, Alice Ford; Anaïs Constans, Nanette; Laurent Galabru, Fenton; Sarah Laulan, Mrs Quickly; Eva Gruber, Meg Page; Jacques Chardon, Bardolfo; Josselin Michalon, Pistola; Éric Vignau, Docteur Caius; Choeur et Orchestre Opéra Éclaté; Dominique Trottein, direction. Olivier Desbordes, mise en scène; Patrice Gouron, décors et costumes; Laure Bouju, costumes; Pascale Fau, maquillages; Damien Lefèvre, assistant mise en scène.

**Compte rendu, concert.
Cahors. Théâtre, le 9 août
2015. Weill/Brecht;
Stravinsky/Ramuz. Éric Perez,
récitant; orchestre Opéra
Éclaté; Dominique Trottein,
direction.**



En ce quatrième jour de ballade lotoise, nous voici à Cahors. Le mauvais temps ayant décidé de nous accompagner une journée de plus, nouveau repli stratégique au théâtre de Cahors en lieu et place de la cour de l'archidiaconé (dure météo, songez qu'à Saint-Céré, Nicole Croisille et ses musiciens, qui jouaient le même soir qu'Éric Perez, ont dû donner leur concert à la Halle des sports). Pour cette quatrième soirée, c'est un programme très différent des

précédents que nous proposent les artistes invités en ce dimanche soir mettant ainsi en avant l'éclectisme qui est la marque de fabrique du festival. Les complices Éric Perez et Dominique Trottein travaillent régulièrement ensemble ; ils ont eu, avec la tournée d'hiver, largement le temps de peaufiner leur vision d'un programme centré sur la musique moderne, avec des compositeurs et des librettistes contemporains les uns des autres, ce qui préfigure déjà ce que sera l'édition 2016 du festival.

Un soldat millimétré, sublimé par Eric Pérez

L'Histoire du soldat d'Igor Stravinsky (1882-1971) et Charles-Ferdinand Ramuz (1878-1947) étant une oeuvre de courte durée (environ quarante cinq minutes), Éric Perez débute la soirée avec des oeuvres de Kurt Weill (1900-1950) conçues avec son complice Bertold Brecht (1898-1956). Après un début en fanfare dans une interprétation remarquable de la Complainte de Mackie, tirée du fameux Opéra de quat'sous (composé et créé en 1928), Perez, comédien et chanteur chevronné, enchaîne avec de charmantes mélodies de Weill dont un extrait de Marie Galante : Les filles de Bordeaux. Si la diction reste perfectible pour

Und was bekam des soldaten weib?, la dernière des oeuvres de cette première partie, l'ensemble des mélodies profitent d'un panache et d'une maîtrise indiscutables, dignes de l'artiste accompli qu'est Éric Perez, lequel n'hésite pas à prendre gentiment à parti le chef et le violoniste pour lancer leur solo au piano et au violon.

Après une courte pause, -le temps d'enlever le piano-, l'orchestre, qui adopte une forme très jazzy (souhaitée par le compositeur qui voulait bousculer les codes établis), entame L'Histoire du soldat d'Igor Stravinsky (1882-1971) et Charles-Ferdinand Ramuz (1878-1947). Conçue pendant la première guerre mondiale, l'oeuvre est née de la rencontre de ces deux grands artistes tous deux installés en Suisse (Stravinsky y était même exilé à l'époque). Éric Perez qui a fait des études de théâtre avant de faire de la musique, alterne les deux disciplines sans efforts, fait ressortir avec talent les sentiments contradictoires du soldat Joseph et des habitants de son village. Stravinsky et Ramuz exploitent le contraste né de la succession des moments martiaux, et donc déclamés alla militaire, de manière carrée, concise avec des moments de « pauses » narrés de façon plus calme. Perez, excellent comédien, prend la voix de chaque personnage (le diable sous ses divers déguisements, Joseph, les gardes du château, le roi ...) avec des intonations si justes qu'on se croirait véritablement en face d'un vieillard, d'une vieille femme, de jeunes gens. L'art du conteur diseur est total et captivant. Cette version revisitée du mythe de Faust (le pacte avec le diable, plus ou moins imposé ici) démontre qu'on ne peut pas tout avoir en même temps, fortune et amour par exemple, de même que nul ne saurait prétendre avoir été et être : on devient ce que notre passé fait de nous et nous ne saurions espérer redevenir tel que nous étions dans le passé. Et d'ailleurs Ramuz le dit fort joliment dans la morale finale du conte : « un bonheur est tout le bonheur, deux c'est comme s'ils n'existaient pas ». La direction de Dominique Trottein, aussi bien dans l'oeuvre de Weill que dans celle de

Stravinsky, est dynamique, claire, nette, précise. Songeste suit les nuances affinées par l'acteur principal au jeu polymorphe. Le chef connaît d'autant mieux le répertoire moderne qu'il le dirige régulièrement (Lost in the stars en 2011 puis en 2012 et pendant les tournées qui on suivi par exemple). La réussite de la soirée tient aussi à la complicité qu'il entretient avec ses musiciens et avec évidemment Éric Perez.

La performance des artistes (comédien, instrumentistes, chefs) est totale : elle sert idéalement le génie de compositeurs aussi hétéroclites et délirants que Kurt Weill et Igor Stravinsky.

Cahors. Théâtre, le 9 août 2015. Kurt Weill (1900-1950)/Bertold Brecht (1898-1956) : Le grand lustukru, Ballade de la bonne vie, Bilbao song, Je ne t'aime pas, la complainte de Mackie (extrait de l'Opéra de quat'sous), Les filles de Bordeaux (extrait de Marie Galante), Und was bekam des soldaten weib?; Igor Stravinsky (1882-1971)/Charles-Ferdinand Ramuz (1878-1947) : L'histoire du soldat. Éric Perez, récitant; orchestre Opéra Éclaté; Dominique Trottein, direction.

Compte rendu, concert. Saint-Céré, le 8 août 2015. JS Bach : Passion selon Saint Jean. Anass Ismat, direction.



En ce troisième jour de notre parcours à **Saint-Céré**, la pluie s'est invitée à la fête, obligeant ainsi les responsables du festival à replier vers la Halle des sports le concert prévu au château de Castelnau Bretenoux. Au programme de ce samedi soir, **la Passion selon Saint Jean de Johann Sebastian Bach (1685-1750)**; l'oeuvre baroque marque le retour au festival de Saint Céré du grand

oratorio. Créée en 1724, la Passion selon Saint-Jean est une oeuvre maintes fois reprise et adaptée par Bach. Pour « compenser » certaines faiblesses du texte de l'évangile selon St Jean, peu développé sur quelques points, notamment sur les pleurs de Pierre après qu'il ait par trois fois renié le Christ (« lorsque le coq chantera par trois fois, tu m'auras renié ») et la description du tremblement de terre, Bach a puisé selon ses besoins dramatiques dans l'Evangile selon Saint-Mathieu. Pour marquer l'occasion le chef Anass Ismat s'est adressé à l'évangéliste par excellence : Christophe Einhorn. Le ténor alsacien, bien qu'il ait un répertoire assez large, est un grand spécialiste de l'oeuvre de Bach et il l'a démontré une nouvelle fois ce samedi soir.

Amateurs encadrés et solistes défendent le drame sacré de Bach

La Passion selon Saint Jean : le retour du grand oratorio à

Saint Céré

Depuis de longues années, le festival de Saint-Céré permet à des amateurs chevronnés de venir se perfectionner lors de sessions intensives de stage. En 2014, ils avaient chanté le Requiem de Mozart avec un certain bonheur ; pour l'édition 2015, ils ont abordé l'un des monuments de la musique baroque, cette Passion selon Saint-Jean de Bach, avec un certain



panache. Le début de soirée est d'abord compliqué du côté des sopranos très tendues et parfois à peine audibles, surtout dans les aigus, mais en cours de performance, il nous faut bien admettre qu'ils ont donné de très belles choses à entendre. La diction est excellente, les voix bien préparées et globalement le travail avec **le chef Anass Ismat** et Jean-Blaise Roch, leur chef de chœur et professeur de chant, a donné un résultat remarquable. Côté solistes, grandes satisfactions et impressions plus mitigées se précisent. Ainsi le jeune ténor Laurent Galabru, que nous avons apprécié en 2014 dans Le voyage sur la lune, déçoit quelque peu; la diction est excellente, mais musicalement sa prestation est trop tendue et il est à la peine dans les aigus dans ses deux arias ayant même parfois du mal à aller au bout de ses phrases. De même la mezzo soprano, Eva Gruber a bien du mal à convaincre; ses deux arias sont assez monocordes et plutôt lisses. En revanche, les voix graves séduisent au delà de toute attente; Marc Labonette (Jésus) et Paul Henri Vila (Ponce Pilate) affirment une belle assurance; les voix sont rondes, chaleureuses, larges; elles couvrent sans peine la tessiture des arias qui leur sont dévolus (même si,

malheureusement Vila n'en n'a eu qu'un seul à chanter). La soprano Anaïs Constans séduit également; sa diction est claire nette, précise et ses deux interventions sont sobres. Quant à Christophe Einhorn, il campe un évangéliste remarquable. Le charismatique ténor strasbourgeois impose un rythme dynamique, vif qui ne relâche jamais la tension. Il passe d'un moment de violence intense à un moment de tendresse (de Jésus mourant envers sa mère par exemple) ou de douleur sans que quiconque s'aperçoive de quoi que ce soit tant il y met de subtilité. Samedi soir, c'est le chef d'origine marocaine Anass Ismat qui dirige l'orchestre Opéra Éclaté. Les musiciens qui ont trois chefs différents (Dominique Trottein pour Falstaff et Jérôme Pillement pour La Périchole, complètent le « trio ») s'adaptent avec un professionnalisme rare à la battue du jeune maestro. Anass Ismat dirige d'une main ferme un orchestre curieux et disponible intégrant aussi l'organiste Marcello Gianini.

Le chœur des stagiaires du festival de Saint-Céré ont affronté crânement une partition particulièrement difficile. Dommage qu'aux côtés d'un telle investissement défendu par les « amateurs », certes encadrés, le quintette de solistes ne soit pas aussi cohérent que nous l'attendions, l'évangéliste étant un rôle à part. Malgré tout son talent, Laurent Galabru nous a semblé vraiment trop jeune pour chanter cette Passion vocalement redoutable; et une mezzo plus charismatique aurait également été bienvenue. Néanmoins le travail d'ensemble, artistique et pédagogique, est, globalement, très satisfaisant.

Compte rendu, concert. Saint-Céré. La Halle des sports, le 8 août 2015. Johann Sebastian Bach (1685-1750) : Passion selon Saint Jean. Christophe Einhorn, l'évangéliste; Marc Labonette,

Jésus; Paul Henri Vila, Ponce Pilate; Benjamin Villain, Pierre; Anaïs Constans, soprano, Eva Gruber, mezzo soprano; Laurent Galabru, ténor; Marcello Gianini, orgue; Orchestre Opéra Éclaté; chœur du stage de chant choral; Anass Ismat, direction.